

LE MOYEN AGE

REVUE D'HISTOIRE
ET DE PHILOLOGIE

3-4/2020

Tome CXXVI



(sauf erreur de notre part, le sens de l'astérisque, qui apparaît ici et là dans le texte latin pour signaler l'omission d'un mot, restitué dans la traduction entre parenthèses, n'est expliqué nulle part). On a ainsi accès, pour la première fois, au texte original de cette recension, qui fournit le plus ancien recueil médiéval de fables latines, et nous croyons que l'A. a raison de considérer qu'il pourrait s'agir là d'un recueil indépendant du reste de la tradition du *Romulus*. Dans son édition, qui tend à être quasiment diplomatique, M.F. a pourtant choisi de corriger les particularités orthographiques du texte (p. 39) : c'est un choix que nous ne comprenons pas vraiment, mais qui est le seul reproche que nous ayons à formuler à l'encontre de ce travail rigoureux et utile, qui apporte sans aucun doute une contribution importante à la connaissance des fables latines du Moyen Âge et de la tradition du *Romulus*.

Jean MEYERS

ANONYME GREC (XIV^e siècle), *Erotopaignia. Giochi d'amore*, introd., trad. et n. Lucio COCO, Florence, Olschki, 2019 ; 1 vol., 48 p. ISBN : 9788822266453. Prix : € 8,00.

Ce petit volume donne une nouvelle traduction, sans le texte grec – dont la présence n'aurait pourtant pas grossi beaucoup le nombre de pages –, du recueil le plus important de poèmes érotiques d'époque byzantine. Une courte introduction (p. 5–13) rappelle ce que l'on sait de ces « chansons d'amour », découvertes dans un ms. unique de Londres¹, daté de la seconde moitié du xv^e siècle. Ce recueil avait été édité en 1879, un an après sa découverte, par W. Wagner, l'éditeur bien connu des *Carmina graeca medii aevi* sous le titre de *Das ABC der Liebe. Eine Sammlung rhodischer Liebeslieder*². Wagner n'avait malheureusement pas suivi l'ordre du texte dans le ms. de Londres : frappé par le fait que le ms. contenait quelques « alphabets d'amour », où les lettres initiales des pièces se succèdent dans l'ordre alphabétique, il avait généralisé ce système, d'où le titre donné à son édition, et rangé tous les couplets du ms. dans une suite alphabétique numérotée de 1 à 112, faisant ainsi disparaître les six part. du recueil original et bouleversant, en la disséminant, la troisième part., la part. principale du texte, à savoir la *Chanson des cent mots*. Le texte se retrouvait donc dans un désordre qui enlevait toute cohésion à une grande partie des vers. Une nouvelle édition respectant cette fois l'ordre des mss fut donnée par D.C. Hesselting et H. Pernot sous le titre d'*Erotopaignia. Chansons d'amour*³. C'est évidemment le texte grec de cette édition que suit le traducteur italien. La beauté de ces « chansons d'amour » a souvent été louée : Wagner les considérait comme des chefs-d'œuvre lyriques, dignes de Catulle, et écrivait dans son édition qu'il les offrait à lire « non seulement aux amis de la langue et de la littérature grecque mais aussi à tous ceux qui sont intéressés par la poésie authentique et vraie »

1. LONDRES, British Museum, ms. Add. 8241.

2. Leipzig, 1879.

3. Paris–Athènes, 1913.

(cité p. 6). Les traducteurs français jugeaient cet éloge exagéré et comparait le recueil, selon l'expression d'Horace, à des *membra disjecta poetae* (p. xxxv). L. Coco, quant à lui, est frappé, dans cette langue grecque teintée de termes empruntés au néolatin, par « l'immédiateté du rendu poétique, par sa prise directe sur le cœur ». Cette traduction n'est pas la première à être publiée. Wagner déjà en avait donné une traduction allemande en vers et, quelques années après lui, V. Palumbo une traduction italienne en vers elle aussi¹. Enfin, D.C. Hesseling et H. Pernot avaient eux aussi donné une traduction française en prose pour pallier les imprécisions et les nombreux et graves contresens de celle de Wagner et l'infidélité si élégante de celle de Palumbo, qui de toute façon suivait l'ordre incohérent de l'édition allemande. Les traducteurs français s'étaient donc efforcés « à défaut d'un strict littéral » de donner du grec « une image plus fidèle » (p. xxxv). L.C. à son tour rappelle à la fin de son introduction (p. 12–13) les défauts des traductions de ses prédécesseurs : la version de Wagner, qui s'éloigne beaucoup trop de la lettre du texte, est bien trop libre, le ton de celle de Palumbo est complètement faux et le langage si éloquent de l'original y est « trop dilué dans un phrasé qui se tient entre l'académique et le précieux », celle de Hesseling et Pernot est jugée bien plus fidèle mais leur choix, pour quelques passages complexes du point de vue lexical, d'une interprétation plus libre et non littérale fausse selon lui « l'immédiateté et la spontanéité de l'inspiration ». Sa traduction en prose, elle aussi, veut donc, en cherchant à être la plus littérale possible, à « rendre sans aucune médiation et pour ainsi dire “en prise directe” » l'émotion présente dans tant de passages du recueil. Je laisserai bien sûr aux italophones le soin de dire si ce but a été atteint ou non. Tout ce que je peux dire, c'est qu'à côté de la traduction française, un peu froide et aujourd'hui bien démodée, la traduction italienne me semble plus moderne et retrouve des accents poétiques plus nets et plus profonds.

Jean MEYERS

Valeria MATTALONI, **I commentatori di Giovenale nel Medioevo (secoli VI–XVI)**, Florence, SISMEL–Ed. del Galluzzo, 2018 ; 1 vol., XLIV–74 p. (*Quaderni di C.A.L.M.A.*, 4). ISBN : 978-88-8450-839-3. Prix : € 25,00.

Il y a 60 ans, E. Matthews Sanford donnait une étude fouillée sur *Juvenalis, Decimus Junius*, dans le premier volume du *Catalogus translationum et commentariorum*². Depuis lors, la recherche tant sur les mss et leur datation que sur les commentateurs de Juvénal eux-mêmes a considérablement progressé et rendu nécessaire une révision complète de ce travail pionnier. C'est à présent chose faite avec ce volume, qui rassemble les principales informations sur les auteurs, les textes et les mss qui ont abordé l'interprétation des *Satires* de Juvénal, du VI^e à la fin du XVI^e siècle. On trouvera donc ici, classés

1. L. PALUMBO, *L'alfabeto dell'amore*, Leipzig, 1882.

2. T. 1, Washington, 1960, p. 175–238.